

Ce jour-là, les deux sœurs ne purent travailler. Elles abandonnèrent bientôt leur piano, leur palette, et allèrent s'informer auprès des domestiques du chemin qu'avait pris Fernand. Il n'avait pas quitté la maison.

Ne le trouvant pas dans sa chambre, où elles s'étaient rendues, elles pensèrent qu'il ne pouvait être que dans les allées du parc, et se mirent à les parcourir au hasard.

Au lieu de leur frère, elles aperçurent Rosa, qui était sur le point d'atteindre une des issues du parc donnant sur la campagne. Elles l'appelèrent, mais la jeune fille ne les entendit pas sans doute, car, sans se détourner, elle disparut par la petite porte du parc, qu'elle referma sur elle.

— C'est étrange ! dit Anna ; quand j'ai été dans la chambre de ma cousine, ne la trouvant pas, j'ai cru qu'elle était chez ma mère. Je n'aurais jamais supposé qu'on pût la rencontrer seule, plus loin que le parterre, et voilà qu'elle franchit le mur d'enceinte !... Elle a donc aussi ses secrets ?

— Des secrets d'ange, sans doute, répondit Louise, la pauvre enfant n'en peut avoir d'autres... elle a peut-être su quelque chose de fâcheux... puisqu'elle ne nous en a rien dit... Anna ! la peur me prend tout de bon... cette idée d'un duel me revient.. Oh ! mon Dieu, marchons vite !... suivons Rosa !

L'inquiétude ne s'embarrasse guère des invraisemblances. Les jeunes filles, au lieu de se dire tout ce qui pouvait raisonnablement combattre leur appréhension, marchèrent à perdre haleine, brisant les branches qui gênaient leur passage, sans pitié pour leurs blanches mains.

Lorsqu'elles eurent passé le seuil de la petite porte du parc, elles se regardèrent effrayées de se voir si loin du château, et ne sachant où se diriger pour retrouver les traces de leur amie ; elles aperçurent une maisonnette, couverte en chaume, d'une architecture gracieuse et coquette. Cette espèce de chalet ouvrait de ce côté sur un chemin bordé de murs, de l'autre, sur un grand espace couvert de verdure qui dépendait du parc de M. Saglio.

Les jeunes filles se rappelèrent que cet ami de leur père avait parlé de sa laiterie qui touchait presque à leur parc ; mais cette découverte, loin de fournir quelque lumière relativement à Rosa, ne faisait qu'augmenter leur embarras. Elles craignaient de rencontrer des visages connus, et se demandaient comment elles pourraient expliquer le but de leur sortie, et, si elles le révélaient, ce qu'on penserait d'elles. Les deux sœurs se rappelèrent avec effroi qu'une jeune personne bien née, qu'elles avaient eue pour gouvernante, avait été renvoyée d'auprès d'elles parce que ses promenades, seule, hors du château, mécontentèrent Mme de Saint-Maurice.

Tout en se parlant ainsi à voix basse, elles avaient fait quelques pas du côté de la chaumière, dont la porte était entr'ouverte. Louise porta machinalement les yeux dans l'intérieur, vivement éclairé par une croisée donnant sur le parc de M. Saglio.

Tout à coup, elle serra vivement le bras de sa sœur, et tremblante d'émotion, sans proférer une parole, elle lui indiqua le spectacle qui s'offrait à ses regards.

Dans une pièce assez fraîchement décorée et d'une propreté remarquable, une jeune femme était couchée sur un lit en fer, dont les rideaux et les couvertures paraissaient d'une remarquable blancheur. Les deux sœurs cherchaient dans leur souvenir où elles avaient pu la voir, car il leur semblait la connaître ; mais les souffrances de l'âme, autant que celles de la maladie, la changeaient sans doute à leurs yeux. Ses joues amaigries étaient légèrement colorées par la fièvre ; ses lèvres, d'un rose vif, don-

naient une sorte d'éclat à ce visage pâle. Un des bras de la malade sortait hors du lit... une main en interrogeait les pulsations ; c'était celle de Rosa.

Anna eut bien de la peine à retenir un cri de surprise. Louise lui fit signe de se contenir et d'observer.

Leur amie était trop sérieusement occupée pour s'apercevoir de leur présence, qu'elles dissimulèrent d'ailleurs en se retirant chaque fois que, changeant de position, Rosa eût pu les voir. Jamais elle ne leur avait paru plus belle, elle semblait forte comme la foi, elle souriait comme l'espérance, elle parlait comme la charité ; on eût dit que la jeune malade, en l'écoutant, se ranimait et revenait à la vie.

Une paysanne entra. Rosa lui fit signe de la suivre à l'extrémité de la chambre ; écrivit quelques mots sur le feuillet d'un agenda, qu'elle déchira ensuite pour le remettre à cette femme, avec deux pièces de cinq francs. La malade voulut balbutier quelques mots de reconnaissance, mais Rosa mit un doigt sur ses lèvres, se rapprocha d'elle, et, lui baisant le front :

— Pourquoi me remercier, lui dit-elle avec un doux accent de reproche, quand c'est vous qui me faites heureuse ? Vous savez nos conventions ? soumettez-vous. A demain, reprit mademoiselle de Valence en lui serrant la main.

— A demain ! répéta la malade avec un accent qui disait assez que ce mot contenait sa seule espérance.

Tandis que Rosa mettait son chapeau et ses gants, les jeunes filles se retirèrent promptement, regagnèrent leur parc, dont elles avaient laissé la porte ouverte ; puis elles restèrent en sentinelle derrière, et lorsque Rosa parut, elle tomba dans les bras de ses deux amies, qui l'embrassèrent avec des yeux pleins de larmes, et lui firent mille caresses en lui disant mille tendres choses.

— Qui vous rend donc si charmantes pour moi, mes sœurs ? dit Rosa avec un peu de contrainte... Comment ai-je mérité ce redoublement de témoignages d'affection ?

— Nous t'avons vue, répondit Louise... ne rougis pas... tu es un ange.

— Indiscrètes ! reprit-elle en les regardant l'une et l'autre avec un tendre reproche.

— Jalouse ! dit Louise... Ne pouvais-tu nous mettre de moitié ?

— C'est joli de se cacher pour faire le bien toute seule ! ajouta Anna.

— J'ai souffert, croyez-moi, d'avoir un secret pour mes sœurs, pour toute la famille... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

— Et moi, je ne vous pardonne pas, dit une voix derrière les jeunes filles.

C'était celle de Fernand, qui parut à quelques pas d'elles.

— Comment ! toi aussi ? dit Anna.

— Tu sais ? dit Louise en riant.

— Tout ! répondit le jeune homme avec une voix qui annonçait l'ivresse du bonheur. Tandis que vous regardiez par la porte, moi, de l'autre côté de la chaumière, je regardais par la fenêtre... j'avais, sans plus de façon, escaladé le parc de Saglio... Oh ! nous sommes une famille d'espions, Rosa ! c'est affreux, n'est-ce pas ?

Puis tout à coup la gaieté sembla l'abandonner. Il pâlit, ses yeux se fixèrent vers la terre et il reprit d'un air triste :

— Là n'est pas ma plus grande faute, Rosa ; je suis plus coupable que vous ne pensez... j'ai douté de vous... je vous ai soupçonnée... je ne puis trop dire de quoi, mais enfin.. je n'ai pas cru que votre secret ne pouvait avoir qu'une cause sainte. Je vous ai fait descendre dans ma pensée au rang de ces jeunes filles légères,